

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 AOUT 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique caniculaire : La mouche, par Eugène Dick.—Bibliographie, par Jules Saint-Elme.—Galerie canadienne : L'hon. George Duhamel.—Carnet du Monde Illustré, par J. St.-E.—Poésie : Adieux d'une jeune fille au monde, par A. M., B. M.—Nouvelle canadienne : La terre paternelle (suite), par Joseph-Patrice Lacombe.—Poésie : A S n Eminence le cardinal Taschereau, archevêque de Québec, par Philéas Huot.—Etymologies, par P.-G. R.—Nos primes : Liste des réclamants.—Poésie : Après la bataille, par J. Martin.—Chronique par Hermance.—Cœur de femme, par T. L'Esfort.—La complainte des mariés, par P.-G. R.—Notes et faits—Feuilletons : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary ; Mademoiselle de Kerven (suite), par Xavier de Montépin.—Jeux d'esprit et de combinaison : Problèmes de Dames et d'Échecs.

GRAVURES.—Galerie canadienne : Portrait de l'honorable George Duhamel, décédé.—Exposition de Chicago : Bâtisse appartenant à l'Angleterre ; Médailles de groupes sculptés pour portail.—Piquis-nique des marchands détaillants de Montréal, au Buisson ; Le rapide du Buisson ou des Cèdres ; Panorama du Saint-Laurent, en bas de la pointe du Buisson ; Les membres du comité.—Gravures de nos feuilletons.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

CHRONIQUE CANICULAIRE

LA MOUCHE (EN LATIN : "MUSCA")



Il y a des animaux utiles : le cheval, le bœuf, le mouton, le cochon, la poule, le dindon et même l'âne.

Il y en a d'aimables : le chien, le chat, l'oiseau, l'écureuil, et bien d'autres.

La nature en compte de superbes, mais qui sont dangereux : le lion, le tigre, le léopard, le rhinocéros, l'hyppopotame, la panthère, l'ours blanc,—souvent même le vulgaire ours brun-fauve de notre pays.

Enfin, certaines contrées humides pullulent d'abjectes et ignobles serpents, la bête maudite par excellence, que Noé eut grand tort de laisser entrer dans l'Arche.

Mais toutes ces bêtes,—à part le cheval, le bœuf, le chien, le chat, les oiseaux en cage, etc.—ne vivent dans notre voisinage immédiat que si nous le voulons bien, que si nous nous rapprochons d'eux volontairement.

Un seul être animé s'impose à l'homme, roi de la création.

Et c'est le plus petit, le plus laid, le plus ridicule, avec sa longue trompe, le plus ennuyeux, le plus monotone insupportable, le plus cruellement persévérant, le plus entêté carnassier, le plus polisson, le plus canaille... de toute l'interminable ribambelle d'espèces animales écloses sous le souffle divin.

Ce monstre, cette bête apocalyptique, que Noé

eut aussi le tort de laisser entrer dans l'Arche, c'est la mouche, la vulgaire mouche : musca, en langue cicéronienne !

qui accompagnera le vaincu en sommant une fanfare joyeuse.

* *

* *

Que de mal, que de colères, que de péchés cet estimable grand père Noé ne nous eût-il pas évités en fermant l'écoutille de son bateau à cette engance bourdonnante, pompante et chatouillante qui fait le désespoir de ses descendants, surtout pendant les jours caniculaires !

Supposons charitablement que le second père de l'humanité, dans le brouhaha de l'embarquement, ne vit pas l'inférieur insecte se glisser, susurrant et bourdonnant, au milieu de ses congénères géants, ou,—qui le saura jamais ?—peut-être caché dans l'épaisse crinière de quelque lion antédiluvien !

Quoiqu'il en ait été, le mal est fait, et il est inutile de récriminer contre notre ancêtre.

S'il a laissé entrer la mouche dans l'Arche, en revanche n'a-t-il pas découvert la vigne, qui console de bien des choses ?...

* *

Donc... la mouche existe. J'espère bien que personne ne le niera.

Elle existe pour nos péchés, pour nous corriger de la vertu de patience, pour nous faire trouver la vie amère, pour nous rendre insupportable à nous-mêmes et aux autres, pour nous faire détester la nature en pleine floraison et chérir les glaces du pôle, enfin pour nous porter à maudire le soleil et à bénir la nuit, la sombre nuit.

Personne ne contestera cela, non plus,—les chauves moins que n'importe qui, on va voir pourquoi.

C'est en effet à la partie la plus noble de l'homme, à la tête, que la mouche en veut.

Faites l'expérience suivante, et vous en demeurerez convaincu :

Asseyez-vous, tête nue, au milieu d'une chambre ensoleillée et accessible aux mouches.

Par exemple, tenez vos mains libres, car vous en aurez besoin.

Vous n'y serez pas cinq secondes, que bzzz... ! un susurrement aigu se fait entendre et une sensation d'irrésistible chatouillement vous porte à vous administrer une claque sur l'oreille droite.

Ce n'est rien : c'est une mouche qui, du plafond, s'est précipitée sur votre pavillon auriculaire, où elle a vu quelque atôme, quelque poussière collée au délicat duvet qui veloute votre peau, et vient de se l'approprier au moyen de la diabolasse de ventouse qui lui pend au nez.

Votre main droite n'est pas revenue à sa position première, que, bzzz ! la même mouche s'est ruée sur l'oreille gauche, où elle pompe ferme.

Pan ! autre claque.

Mais la mouche, qui n'en est pas à son début, connaît cette manœuvre et ne s'en émeut pas. Elle fait la navette d'une oreille à l'autre, quittant toujours la place un dixième de seconde avant que votre main n'y arrive.

Quand elle vous a exploré ainsi minutieusement les oreilles, elle s'en prend à votre nez, où elle fera sa cueillette avec la même impudence et la même impunité.

Et ce n'est que lorsque sa récolte de poussière atomique sera complète qu'elle se retirera à l'écart, où vous la verrez carder entre ses pattes raboteuses les glanures de votre face courroucée.

Après cette mouche,—et souvent en même temps qu'elle,—il en vient une autre, il en vient dix autres, il en vient cent autres qui vous pompent, vous sucent, vous ventousent, avec une férocité qui n'a d'égale que leur vélocité.

Je donne cinq minutes aux gens "chatouilleux," dix minutes aux stoïques et un quart-d'heure aux vieilles culottes de peau" pour soutenir un combat aussi inégal...

La défaite n'en arrive pas moins, un peu plus tôt, un peu plus tard.

Il faut quitter l'arène et fuir devant l'ennemi

Confessons-le donc, la mouche est souveraine.

Elle va, elle vient, court, vole, pique, sucre, ventouse, chatouille où elle veut, quand elle veut, et qui elle veut.

La peau de l'homme est son champ d'opération, son hippodrome, sa salle à diner.

C'est là qu'elle mange, et surtout qu'elle dé-mange. Vous n'avez pas trop de vos dix doigts pour gratter là où elle a passé.

Fâchez-vous : elle s'en moque ; défendez-vous : elle en rit ; sauvez-vous : elle a des ailes plus rapides que vos jambes.

Vous êtes son bien, son garde-manger, son couvert toujours mis.

Ses congénères de la forêt,—les cousins, les brutots et les maringouins,—sont mieux armés qu'elle et n'y vont pas à demi quand ils se mêlent de piquer ; mais, ils ne peuvent martyriser leur victime qu'une seule fois, puisqu'ils laissent leur aiguillon dans la plaie et trouvent la mort en cherchant la vie...

Tandis que la mouche qui vous pique gagne au jeu et semble y prendre un malin plaisir...

Tous les êtres vivants de la création craignent instinctivement l'homme et l'évitent. Ce n'est que par exception, et dans des circonstances particulières qu'ils l'attaqueront.

Seule la mouche, insecte aussi hideux que fanfaron, ose prendre ses ébats sur la figure humaine et s'y livrer à des incongruités étonnantes.

Je vous le redis : je préfère à la mouche, à la vulgaire mouche de nos maisons, le tigre du Bengale... dans ses jungles, et le cobra capello... à Java.

Il est vrai d'ajouter que je n'ai pas la moindre envie d'aller les déranger là où ils sont.

* *

Il convient de ne pas terminer cette esquisse sans offrir nos sympathies aux chauves.

Voilà des gens à plaindre, pendant la saison caniculaire, avec cette bille luisante et collante qu'ils étalent majestueusement aux regards perçants de notre ennemi commun !

Aussi, que d'incursions fructueuses ne font pas ces canailles de mouches sur ces hémisphères sahariens où s'agglutinent à qui mieux mieux tous les pollens qui flottent dans l'air, et dont elles raffolent !

Que de taloches retentissantes, qui ne sont pas à leur adresse, reçoivent injustement ces crânes majestueux et polis !

Que de pattes de mouches s'y promènent !

Combien de coups de piston ne subissent-ils pas de la part de la gent ailée, qui pousse l'insolence jusqu'à choisir ces lieux déserts pour y vider ses différends et... abdomen !

Tirons le rideau.

Il fait trop chaud pour s'apitoyer longtemps.

Eugène Dick

BIBLIOGRAPHIE



HARLES Fuster, notre éminent confrère de Paris et collaborateur au MONDE ILLUSTRÉ, a publié son "Année des Poètes," deuxième volume annuel d'une compilation de morceaux triés dans les œuvres des poètes néo-classiques contemporains, écrivain en langue française. C'est un fort volume, luxueusement édité, et que l'on vend dix francs (deux piastres) aux bureaux du Semeur, 92 boulevard Port-Royal 92, à Paris. Sur ces données, nous avons pu nous